L'Œuvre et l'influence d'André Gide (inédit)

Denis de Rougemont et Jonathan Wenger

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/edl/1830>

DOI : 10.4000/edl.1830

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2019

Pagination : 11-30

ISBN : 978-2-940331-72-7

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Denis de Rougemont et Jonathan Wenger, « L'Œuvre et l'influence d'André Gide (inédit) », *Études de lettres* [En ligne], 311 | 2019, mis en ligne le 15 décembre 2021, consulté le 17 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/edl/1830> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.1830>

Ce document a été généré automatiquement le 17 décembre 2021.

© Études de lettres

L'Œuvre et l'influence d'André Gide (inédit)

Denis de Rougemont et Jonathan Wenger

Présentation

- 1 Ce texte, sans lieu ni date, appartient à un triptyque dont seuls les deux premiers volets ont été conservés. Les éléments internes au texte (la date induite par l'âge de Gide, le lieu par divers éléments destinés à un public germanophone) permettent de le situer à la fin de l'année 1935, alors que Rougemont occupe un poste de lecteur à l'Université de Francfort¹. En marge de l'enseignement de langue et civilisation françaises qu'il y assume, il a manifestement donné au moins trois conférences. Il ne nous a pas été possible de les situer précisément.
- 2 La première de ces conférences décrit l'état général de la société française de 1918 à 1935, du point de vue « politique et spirituel » ; la seconde en donne une exemplification au moyen de la littérature. Il est révélateur que Rougemont voie en elle non seulement le symbole synecdochique de toute une société, mais encore qu'il choisisse, pour représenter la littérature de toute une génération, l'œuvre d'André Gide.
- 3 L'influence qu'eut cette œuvre sur lui ne doit pas être sous-estimée : adolescent, il trouve dans *Les Nourritures terrestres* une véritable délivrance face à l'austérité de l'éducation parentale². Toutefois, le jeune homme ne tarde pas à considérer comme excessive la liberté rêveuse et désengagée à laquelle invite son idole littéraire – sans jamais se défaire d'une certaine admiration pour lui. Gide devient rapidement un objet de réflexion fondamental avec lequel il entretient une lutte féconde³.
- 4 Le personnalisme que Rougemont développe dans les années 1930 entendait combattre les deux tendances, estimées causes de la ruine de la société, de l'individualisme et du collectivisme. Or, tout en admirant la beauté du style de Gide et l'audace dont il a fait preuve face à la rigueur protestante, Rougemont ne peut voir en la vertu de « disponibilité » de Gide, son refus d'attachement, que la condition exacte de

l'individualisme excessif. De même, l'engagement de Gide en faveur de l'URSS ne saurait lui convenir : opposé tant à l'athéisme soviétique qu'à l'embrigadement des citoyens au service de l'État, voilà que Gide nie toutes ses précédentes affirmations de « disponibilité » en soutenant le régime incarnant l'autre plus grand danger social !

- 5 Rougemont se trouve ainsi face à un paradoxe : l'œuvre qu'il aime tant, dont la sensuelle liberté et l'éthique protestante lui avaient fait comprendre cette vérité, inconnue aux jeunes gens trop disciplinés, qu'il avait le droit d'être lui-même une personne, cette œuvre mène son auteur aux deux extrêmes qu'il entendait éviter.
- 6 L'enjeu du texte que nous donnons ici en est un témoignage important, l'influence de Gide, pour être réelle, n'en étant pas moins débattue et située dans un contexte historique bien précis. Contre une littérature de « l'acte gratuit », Rougemont soutient une écriture engagée, non aliénée à l'objet qu'elle sert, mais au contraire cultivant, développant l'écrivain lui-même par la charge existentielle qu'il y investit.

Notice éditoriale

- 7 Le texte est issu des archives Denis de Rougemont conservées à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, où il est inventorié sous l'identifiant 353. Le manuscrit se compose de 16 folios numérotés de 1 à 15, avec un folio 1 bis. Ces folios sont annotés et corrigés par leur auteur : nous donnons ici le texte définitif, avec tous les ajouts qu'il y a apportés, sans reporter les éléments raturés ou remplacés. Selon l'usage, on a normalisé les titres d'ouvrages et de revues en italique ; on a également développé les abréviations usuelles, sans le signaler.
- 8 Les citations de Gide ne sont pas copiées dans le texte de Rougemont : il se borne à indiquer la page concernée et l'ampleur du texte cité. Il s'est servi des *Morceaux choisis* d'André Gide publiés en 1921. S'agissant du texte que Rougemont a eu sous les yeux, nous avons utilisé cette édition pour établir les extraits cités, en donnant la correspondance avec celle de la Pléiade. Toutes les notes sont de l'éditeur.

L'œuvre et l'influence d'André Gide

- 9 Mesdames, Messieurs,
- 10 Mercredi dernier, j'essayais de vous montrer comment, dans l'évolution culturelle de la France, de la guerre à nos jours, on peut aisément distinguer trois périodes nettement caractérisées. De 1919 à 1925, une période d'anarchie brillante. Puis de 1925 à 1930, une période d'inquiétude complaisamment étalée. Enfin, dès 1931 ou 1932, une période d'aventures plus concrètes, d'angoisse plus précise, d'engagements politiques ou religieux mieux définis, tout cela dominé par le signe de la *crise*.
- 11 Si j'ai choisi l'œuvre et l'influence d'André Gide comme sujet de notre deuxième entretien, c'est que personne, mieux que Gide, ne pouvait illustrer par sa personne et par ses livres les mouvements successifs et contradictoires de cette évolution.
- 12 Ondoyant et divers, toujours inquiet, complexe, réticent et insinuant, Gide domine la période de l'après-guerre, non point par la seule grandeur de ses écrits, – car *Claudel*, par exemple, est encore un plus grand écrivain – mais par la profondeur et l'étendue de son influence sur plusieurs générations d'écrivains et de jeunes lecteurs enthousiastes.

- 13 C'est donc surtout de l'influence de Gide que j'aurai à vous entretenir. Mais comme cette influence s'est exercée, et s'exerce encore, du vivant de son auteur, il importe de connaître l'homme. Et c'est par son portrait d'après nature – car je l'ai un peu fréquenté – que je voudrais commencer ce soir.
- 14 André Gide est né en 1869, il a donc aujourd'hui 66 ans. Si vous allez à Paris, si vous vous promenez, si vous flânez sur la rive gauche de la Seine, dans le quartier intellectuel, où sont la Sorbonne, les cafés littéraires, les grandes revues, les maisons d'édition, Montparnasse et l'Académie, et si, au cours de votre flânerie, vous rencontrez un monsieur qui, à peu près seul dans tout Paris, porte une pèlerine gris-vert, en loden, je vous conseille de le suivre et de l'observer. Si ce monsieur vous paraît âgé d'une cinquantaine d'années seulement, s'il porte des lunettes d'écaille, si ses yeux sont bridés comme ceux d'un Asiatique, son visage à la fois austère et ironique, entièrement rasé, la tête un peu grosse pour le corps trapu, s'il s'avance d'un pas ferme, mais en glissant à droite à gauche des regards myopes, méfiants et curieux, – si, dis-je, vous avez pu vérifier tous ces traits, vous pourrez dire, sans crainte de vous tromper, que vous avez rencontré André Gide. Mais si vous essayez de saisir l'occasion, l'aborder, pour lui demander, que sais-je, une dédicace, un autographe, une parole originale ou ce qu'il pense d'un problème actuel qui vous occupe et qui sans doute l'occupe aussi, il y a toutes les chances pour que l'homme à la pèlerine verte vous réponde que vous vous trompez, qu'il n'est pas du tout M. Gide, que M. Gide lui est inconnu, qu'il le déteste d'ailleurs, et qu'enfin il est très pressé. Et vous le verrez s'éloigner, avec une sorte d'hésitation, à la fois ironique et perplexe.
- 15 Mais cette aventure vous arrivera rarement. Car Gide n'habite pas très souvent Paris. Je possède sa carte de visite : elle porte ces simples mots :
- André Gide*
en voyage
- 16 Gide a passé plusieurs années de sa jeunesse en Algérie, aux lisières du Sahara. Il a fait une expédition au Congo. On peut aussi le rencontrer à l'improviste en Italie, à Berlin, en Suisse. Mais c'est en Normandie qu'il passe la plus grande partie de son temps, dans une vaste propriété aux ombrages romantiques, où il s'ennuie, dit-il, énormément, et où cependant, ou à cause de cela, il a écrit la plus grande partie de son œuvre.
- 17 La biographie de Gide se confond avec l'histoire de cette œuvre. D'abord parce que beaucoup de ses livres, ses romans en particulier, sont des autobiographies à peine déguisées. Ensuite, parce que ses œuvres en apparence les plus objectives ne sont encore pour lui, comme il l'a écrit quelque part, que « des tentations différées », c'est-à-dire des expériences indirectes, des manières d'essayer la vie, d'élargir sa propre vie.
- 18 Gide a écrit un jour que « la morale n'est qu'une dépendance de l'esthétique ». C'est là une impertinence de sa part. Car toute son œuvre d'art apparaît au contraire commandée par des sources d'ordre moral, et même à un degré tout à fait rare dans les lettres françaises. En effet, si nous voulions trouver en France un autre exemple de préoccupations morales – ou immorales – aussi prédominantes dans une œuvre, il nous faudrait remonter au moins jusqu'à Jean-Jacques Rousseau.
- 19 Ce n'est pas par hasard que ce rapprochement s'impose ici. Comme Rousseau, Gide est en effet d'origine protestante. Il est même, depuis Rousseau, le seul grand écrivain que la minorité protestante ait donné à la France. Je dis le seul *grand* écrivain : car malgré leur très petit nombre, – un million sur quarante millions environ – les protestants

français ont fourni à la littérature, surtout ces derniers temps, une proportion considérable d'écrivains. Mais si l'on met à part peut-être B. Constant et P. Loti, ce sont pour la plupart de bons écrivains de second ordre (comme par exemple, de nos jours, Jean Schlumberger, André Chamson, Jacques de Lacretelle ou Guy de Pourtalès.)

- 20 Nous aurons l'occasion de revenir sur le protestantisme de Gide à propos de son influence. Pour le moment, retenons ce fait : Gide est né, et il a grandi, dans une atmosphère de moralisme puritain, calviniste, dont il n'est jamais parvenu à se libérer, même dans ses plus audacieuses révoltes. Même quand il se qualifie à la manière nietzschéenne, d'immoraliste, il est bien évident qu'il reste un moraliste, et que c'est la morale, la conduite de la vie, avant tout, qui lui importe.
- 21 Ses premières œuvres, qui paraissent aux environs de 1890, sont les cahiers intimes, à peine romancés, d'un jeune homme timide et raffiné. C'est alors l'apogée de l'école symboliste, aussi appelé décadente. Gide, à vingt ans, fréquente les soirées de Mallarmé. Il raconte dans son autographe, intitulée *Si le grain ne meurt*, comment sa mère exigeait qu'un de ses aînés le raccompagnât jusqu'à sa porte au sortir de chez Mallarmé. Voilà un trait qui en dit long sur son éducation et les contraintes qu'il dut subir. De ces contraintes il ne devait se libérer, extérieurement, qu'après une longue maladie qui l'obligea à séjourner en Algérie, où il rencontra Oscar Wilde. Il en revint transfiguré : rétabli physiquement, et tout enivré de l'ardeur de vivre, et de goûter à tout ce qu'il allait appeler les *Nourritures terrestres* par défi au puritanisme desséché de son milieu originel. Le lyrisme mélancolique, efféminé, plaintif de ses premiers écrits s'épanouit alors en un chant de joie insolente et fervente, en un chant de louange sensuelle de la vie et des choses tangibles. Un long poème en prose – *Les Nourritures terrestres* – et un roman – *L'Immoraliste* – vont témoigner de cette renaissance païenne et de cet équilibre vital reconquis. Ces deux livres paraissent autour des années 1900. De cette date jusqu'à la guerre, l'œuvre de Gide se développera régulièrement, sur un rythme harmonieux et discret. Il donne plusieurs recueils d'essais critiques qu'il intitule *Prétextes* ; quelques traités où l'ironie la plus pénétrante et la plus saugrenue se voile toujours d'une forme parfaite jusqu'à la préciosité – ainsi le *Prométhée mal enchaîné*, ou *Paludes*, histoire comique du pauvre auteur – Gide lui-même –, qui écrit un livre intitulé *Paludes* et qui ne parvient pas à expliquer à ses amis, gens positifs, quel est le vrai sujet de son ouvrage : à la fin, ses inquiétudes mêmes feront la substance du livre. Enfin, Gide publie plusieurs récits – comme *La Porte étroite*, qui est sans doute son chef d'œuvre dans ce genre, *Isabelle*, *Les Caves du Vatican*, et *Le Retour de l'enfant prodigue*, que R. M. Rilke traduisit en allemand lui-même.
- 22 Beaucoup de ces ouvrages ne sont publiés tout d'abord qu'à un tirage limité. Ils n'atteignent qu'une petite élite, qui les loue sans faire trop de bruit. L'on se plaît à y voir les marques d'un esprit subtil et paradoxal, curieux de tout, insaisissable, influencé par Nietzsche et par Dostoïevsky, mais toujours tempéré par les meilleures traditions classiques, la tradition de Racine et aussi celle de Goethe. Quant au grand public, on peut affirmer qu'il ignore très généralement le nom de Gide, aux environs de 1914. Survient la guerre. Gide a 45 ans, il ne peut pas être soldat, il restera donc à l'arrière – œuvre de [la] Croix-Rouge je crois – et se taira. À la fin de la guerre, il est tout près de la cinquantaine. On peut penser que le principal de son œuvre est connu, et que cet auteur si connu ne réserve plus de surprise.

* * *

- 23 Je vous disais, mercredi dernier, qu'un des traits remarquables de l'après-guerre, ce fut la découverte soudaine, par les jeunes générations, d'écrivains dont une grande partie de l'œuvre avait paru avant 1914, dans un demi-silence, mais qui se révéleront alors comme les vrais maîtres de la nouvelle littérature. Tel fut le cas de Paul Valéry, tel fut le cas de Marcel Proust, mais surtout ce fut le cas d'André Gide.
- 24 De 1919 à 1930, il n'est guère d'école d'écrivain qui ne porte plus ou moins les marques de l'influence d'André Gide. Les révoltes surréalistes s'en réclament : Gide est en effet le symbole du rejet de toutes les contraintes, de la critique impitoyable de tous les conformismes moraux et sociaux. Les amateurs d'exotisme et de voyages libérateurs trouvent en lui un précurseur, un virtuose du dépaysement, de l'évasion sentimentale et presque métaphysique. On l'oppose à Barrès, théoricien de l'enracinement dans le sol des ancêtres. On cite beaucoup cette phrase de Gide :
- Né à Paris, d'un père languedocien et d'une mère normande, où voulez-vous, M. Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager.
- 25 La mode est à la jeunesse : or toute l'œuvre de Gide, nous allons le voir, est une louange de la jeunesse, un appel à l'adolescent. Puis, les inquiets, ceux qui cultivent leur inquiétude considérée comme un des beaux-arts, trouvent dans des récits tels que *L'Immoraliste* et *Le Retour [de l'enfant prodigue]* la justification de toutes leurs perplexités intimes. Gide a prôné surtout une qualité dont on a abondamment parlé aux environs de 1925 : c'est la sincérité. Une sincérité qui consiste à rejeter toutes les gênes, toutes les règles et principes généraux, tout ce qui détourne un homme de ce qu'il a d'unique, d'exceptionnel, d'incomparable, tout ce qui l'empêche de céder aux sollicitations de sa nature profonde et de la joie qui baigne les créatures. Or cette sincérité suppose que l'on rejette non seulement les principes rigides, mais aussi tous les partis-pris trop décidés. Car ils risqueraient de fausser ce que chacun porte en soi de plus valable, de plus unique. Et surtout, comme le dit souvent Gide, prendre un parti, c'est renoncer à tous les autres, c'est-à-dire s'appauvrir.
- 26 C'est pourquoi il invente une vertu nouvelle, qu'il appelle « disponibilité ». Elle consiste à ne jamais s'engager, à ne jamais rien affirmer de définitif, à ne jamais se laisser emprisonner dans une habitude, dans une fidélité, dans un principe, ni même dans un amour. Il s'agit de se maintenir « disponible pour tous les possibles ». C'est là, selon Gide, la morale des forts, de ceux qui n'ont pas besoin de sécurités artificielles, de ceux, pour parler avec Nietzsche, qui acceptent et qui affirment la vie dangereuse.
- 27 Aussi le message d'André Gide, celui qui bouleversa tant de jeunes gens se résume en quelques mots qui suffisent à décrire l'atmosphère morale de toute une époque : évasion, sincérité, disponibilité, ferveur juvénile, risque et vie dangereuse.
- 28 Mais voici que vers 1930, la crise s'installe. Soudain, la vie devient vraiment dangereuse, autrement qu'en littérature. Il ne s'agit plus d'évasion ni de sincérités délicates, mais il s'agit maintenant de gagner sa vie – et bientôt, quand on voit qu'on ne peut plus la gagner, il s'agit de prendre parti : pour ou contre l'ordre actuel, pour ou contre le communisme, ou les bourgeois, ou l'anarchie, ou encore : la religion... De tout cela, l'influence d'André Gide va certainement souffrir très gravement. Et en effet, certains, vers 1932, s'empressent déjà de l'enterrer en effigie. Un roman que Gide a publié à ce moment-là, *Les Faux-Monnayeurs*, ne rencontre plus guère qu'un succès d'estime et de critique. On trouve que Gide se dessèche. C'est aussi que les passions se

portent ailleurs ; vers des problèmes plus grossiers. Et l'on cesse de s'intéresser aux pirouettes savantes de l'éternel disponible.

- 29 ... Lorsque, tout d'un coup, une dernière pirouette le ramène au premier plan : on apprend un beau jour cette chose incroyable : André Gide a pris parti, il a *choisi*, et, brûlant ce qu'il avait adoré, reniant tout ce qu'on avait aimé dans son œuvre, et qu'on n'aime plus guère, voilà qu'il veut se faire communiste !
- 30 Cette « conversion » a fait couler plus d'encre, depuis quatre ans, que toute l'œuvre littéraire d'André Gide. Mais cela, comme disait Kipling, c'est une autre histoire, une autre très curieuse histoire, et je ne l'indique dès maintenant que pour marquer le terme – provisoire peut-être – de l'évolution d'André Gide.
- 31 Il s'agit de voir maintenant quel est le secret de cette influence extraordinaire. Je ne vous en ai signalé jusqu'ici que les caractères généraux. Et sans doute que cela n'a pas suffi à vous *en faire sentir l'emprise*, la qualité, je dirais presque la contagion. Elle fut si forte sur notre jeunesse – je parle de ceux qui vont avoir trente ans – elle fut si décisive pour certains, elle déborda tellement le plan de la pure littérature qu'il me semble qu'en vous en parlant, je vous fais une espèce de confession. Mais j'ajoute aussitôt qu'on ne fait jamais de confession que de ses erreurs *passées*, et que tout ce qui m'attire aujourd'hui et me paraît digne d'être vécu est à peu près aux antipodes de ce que l'on nomme le « gidisme ». Pourtant, en relisant *Les Nourritures terrestres* pour vous en parler ce soir, j'ai retrouvé un peu de l'émotion que cette lecture avait causée sur nos adolescences. J'ai retrouvé, sinon l'espèce de révélation morale que fut pour moi ce livre, du moins le prestige de ce style, qui restera l'un des plus purs et en même temps, l'un des plus voluptueux et séduisants de toute notre littérature. Mais j'ai déjà trop parlé ; il est temps que je vous mette en présence de ces fameuses *Nourritures terrestres*, responsables je crois de la plupart des méfaits attribués à l'influence gidienne.
- 32 Le livre est une espèce de discours lyrique que l'auteur adresse à un jeune homme imaginaire, qu'il nomme Nathanaël – selon les Évangiles : N. étant l'homme au cœur pur.
- 33 Voici la dédicace du livre au jeune Nathanaël :
- Ne te méprends pas, Nathanaël, au titre brutal qu'il m'a plu de donner à ce livre ; j'eusse pu l'appeler Ménalque, mais Ménalque n'a jamais, non plus que toi-même, existé. Le seul nom d'homme est le mien propre, dont ce livre eût pu se couvrir ; mais alors comment eussé-je osé le signer ?
- Je m'y suis mis sans apprêts, sans pudeur, et si parfois j'y parle de pays que je n'ai point vus, de parfums que je n'ai point sentis, d'actions que je n'ai point commises – ou de toi, mon Nathanaël que je n'ai point rencontré, – ce n'est point par hypocrisie, et ces choses ne sont pas plus des mensonges que ce nom, Nathanaël qui me liras, que je te donne, ignorant le tien à venir.
- Et quand tu m'auras lu, jette ce livre – et sors. Je voudrais qu'il t'eût donné le désir de sortir – sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée. N'emporte pas mon livre avec toi. – Si j'étais Ménalque, pour te conduire j'aurais pris ta main droite, mais ta main gauche l'eût ignoré, – et cette main serrée, au plus tôt je l'eusse lâchée, dès qu'on eût été loin des villes, et je t'eusse dit : oublie-moi. – Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, – puis à tout le reste plus qu'à toi⁴.
- 34 L'art de vivre que Gide propose à son disciple est totalement panthéiste et sensualiste, mais dans la méthode de son enseignement, je ne puis m'empêcher de découvrir tout de suite le protestant : l'homme qui prêche, qui donne des préceptes, et aussi l'homme qui a beaucoup lu la Bible et qui ne peut plus se défaire de son symbolisme, de sa poésie,

de ses rythmes. Ainsi, nous trouverons dans ce livre des maximes morales ou mystiques, et des envolées lyriques qui rappellent le *Cantique des cantiques* ou l'*Ecclésiaste* (*Buch des Predigers*).

35 Voici quelques maximes :

Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout.
 Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle.
 Dès que notre regard s'arrête à elle, chaque créature nous détourne de Dieu.
 Où que tu ailles, tu ne peux rencontrer que Dieu, disait Ménalque : c'est ce qui est devant nous.
 Nathanaël, tu regarderas tout en passant, et tu ne t'arrêteras nulle part. Dis-toi bien que Dieu seul n'est pas provisoire.
 Nathanaël – que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée.
 Tout ce que tu gardes en toi de connaissances *distinctes* restera distinct de toi jusques à la consommation des siècles. Pourquoi y attaches-tu tant de prix ?
 Il y a profit aux désirs, et profit au rassasiement des désirs – parce qu'ils en sont augmentés. Car, je te le dis en vérité, Nathanaël, chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de l'objet même de mon désir.
 * * *
 Non point la sympathie, Nathanaël, – l'amour.
 Pour bien des choses délicieuses, Nathanaël, je me suis usé d'amour. Leur splendeur venait de ceci que j'ardais sans cesse pour elles. Je ne pouvais pas me lasser. Toute ferveur m'était une usure d'amour, – une usure délicieuse⁵.

36 Qu'est-ce donc que Gide appelle ici *ferveur* ? Le mot revient cent fois dans ce livre comme il est revenu mille fois dans les écrits de ses disciples : et l'on peut dire vraiment qu'il a obsédé nos jeunesses. Ferveur : le mot, le sentiment ne sont pas aisés à définir. – Ce que Gide appelle *ferveur* serait par exemple difficilement explicable en allemand. C'est quelque chose d'aussi intraduisible que la *Sehnsucht* ; c'est, si l'on veut, une espèce de *Sehnsucht* mais retournée, une nostalgie brûlante de la joie, de la vie intense et adorable :

La mélancolie n'est que de la ferveur retombée.
 Tout être est capable de nudité ; toute émotion, de plénitude.
 Mes émotions se sont ouvertes comme une religion. Peux-tu comprendre cela : toute sensation est d'une *présence* infinie.
 Nathanaël je t'enseignerai la ferveur. – Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore. Ils nous consomment, il est vrai, mais ils nous font notre splendeur⁶.

37 Toute cette ferveur, ce goût des nourritures sensuelles, terrestres, tout cela traduit la délivrance physique, – la *guérison*, – au moins autant que la délivrance morale, l'abolition des vieilles contraintes. Et c'est cela qui donne à certains passages des *Nourritures* leur vibration incomparable, leur plénitude musicale :

– « Cela t'amuse-t-il tant, me dit-il, d'édifier ainsi des systèmes ?
 – Rien ne m'amuse plus qu'une éthique, répondis-je, et je m'y contente l'esprit. Je ne goûte pas une joie que je ne l'y veuille attachée.
 – Cela l'augmente-t-il ?
 – Non, dis-je ; mais cela me la légitime. »
 Certes, il m'a plu souvent qu'une doctrine et même qu'un système complet de pensées ordonnées justifiât à moi-même mes actes ; mais parfois je ne l'ai pu considérer que comme l'abri de ma sensualité⁷.

38 Mais le passage le plus fameux des *Nourritures*, c'est le long récit que fait de sa vie le personnage nommé Ménalque, symbole de l'homme parfaitement disponible et dominateur, à la fois esthète et mystique, tantôt débauché tantôt ascète, toujours prêt à tout renoncer pour de nouvelles possibilités : je vous lirai quelques pages de ce récit

soit à cause de leur seule beauté, soit parce que l'on y trouve quelques-unes des meilleures formules de la morale d'André Gide :

Mais vous ne savez pas – vous ne pouvez savoir, Angaire, Ydier, Tityre, dit Ménalque (et je te le redis à présent en mon nom, Nathanaël) la passion qui brûla ma jeunesse. J'enrageais de la fuite des heures. La nécessité de l'option me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'élisais pas. Je comprenais épouvantablement l'étroitesse des heures, et que le temps n'a qu'une dimension ; c'était une ligne que j'eusse souhaitée spacieuse, et mes désirs en y courant empiétaient nécessairement l'un sur l'autre. – Je ne faisais jamais que *ceci* ou *cela*. Si je faisais ceci, cela m'en devenait aussitôt regrettable, et je restais souvent sans plus oser rien faire, éperdument et comme les bras toujours ouverts, de peur, si je les refermais pour la prise, de n'avoir saisi *qu'une* chose. L'erreur de ma vie fut dès lors de ne continuer longtemps aucune étude, pour n'avoir su prendre mon parti de renoncer à beaucoup d'autres. – N'importe quoi s'achetait trop cher à ce prix-là, et les raisonnements ne pouvaient venir à bout de ma détresse. Entrer dans un marché de délices, en ne disposant (grâce à Qui ?) que d'une somme trop minime ; en disposer ! choisir, c'était renoncer pour toujours, pour jamais, à tout le reste, – et la quantité nombreuse de ce *reste* demeurerait préférable à n'importe quelle unité.

De là me vint d'ailleurs un peu de cette aversion pour n'importe quelle *possession* sur la terre – la peur de n'aussitôt plus posséder que cela.

[...] Les soirs, je regardais dans d'inconnus villages les foyers, dispersés au jour, se reformer. – Le père rentrait, las de travail ; les enfants revenaient de l'école. La porte de la maison s'entr'ouvrait un instant sur un accueil de lumière, de chaleur et de rire, et puis se refermait pour la nuit. Rien de toutes les choses vagabondes n'y pouvait plus rentrer, du vent grelottant du dehors. – Familles ! je vous hais ! foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur. – Parfois, invisible de nuit, je suis resté penché vers une vitre, à longtemps regarder la coutume d'une maison [...]⁸.

39 *Famille je vous hais !...* Qui dira combien de fugues, de coups de tête, de coups de folies n'a pas provoqué cette seule phrase, qui fut si célèbre vers 1925, au comble de cette espèce de *Sturm und Drang* dont je vous parlais la dernière fois.

40 Mais dans tout ce que je viens de vous lire, si vous avez pu sentir je l'espère le prestige d'un style inoubliable, la fièvre de liberté et de sensualité qui fait palpiter toutes ces pages, je ne vous ai pas encore révélé le secret dernier de l'emprise gidienne sur les adolescents. Le voici, tout entier exprimé dans ces deux passages :

Nathanaël, j'aimerais te donner une joie que ne t'aurait donnée encore aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant, cette joie, je la possède. – Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait encore aucun autre. Je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert puis fermé bien des livres – cherchant dans chacun plus qu'il ne t'avait encore révélé ; où tu attends encore ; où ta ferveur va devenir tristesse, de ne pas se sentir soutenue. Je n'écris que pour toi ; je ne t'écris que pour ces heures. Je voudrais écrire tel livre d'où toute pensée, toute émotion personnelle te semblât absente, où tu croirais ne voir que la projection de ta propre ferveur. Je voudrais m'approcher de toi, et que *tu m'aimes*⁹.

Et enfin ceci :

J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante... La sagesse n'est pas dans la raison mais dans l'amour. Ah ! j'ai vécu trop prudemment jusqu'à ce jour ! Il faut être sans foi pour écouter la loi nouvelle¹⁰.

41 Imaginez l'effet produit par cette lecture sur un garçon qui avait précisément seize ans, et que la voix intérieure et tentatrice du poète viendrait chercher dans son intimité, « à cette heure de nuit où il aurait successivement ouvert puis fermé bien des livres, ... où il

attend encore, – où sa ferveur va devenir tristesse... ». Tous, nous étions persuadés que nous étions, justement, cet adolescent « plus libre, plus hardi » auquel Gide venait parler. Imaginez ensuite, après que Gide s'est ainsi emparé de l'amour de son jeune lecteur, l'espèce d'ivresse que peut produire sur ce lecteur l'envoi par lequel se termine le livre :

Nathanaël, à présent, jette mon livre. Émancipe-t'en. Quitte-moi. Quitte-moi ; maintenant tu m'importunes ; tu me retiens ; l'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe trop. Je suis las de feindre d'éduquer quelqu'un. Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? – C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime. Éduquer ! – Qui donc éduquerais-je, Nathanaël, que moi-même ? Nathanaël, te le dirai-je ? je me suis interminablement éduqué. Je continue. Je ne m'estime jamais que dans ce que je *pourrais* faire.

Nathanaël, jette mon livre ; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre ; plus que de tout, aie honte de cela. Si je cherchais tes aliments, tu n'aurais pas de faim pour les manger ; si je te préparais ton lit, tu n'aurais pas sommeil pour y dormir.

Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là *qu'une* des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, – aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'entoi-même, et crée de toi, impatientement ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres¹¹.

- 42 Dans cette dernière page il y a tout Gide : le moraliste, le donneur de conseils un peu pervers, le nietzschéen qui invite à la vie dangereuse, l'écrivain qui impose à son lyrisme la forme la plus précieuse et mesurée, et, dernier trait, une espèce de coquetterie féminine (« Nathanaël, à présent jette mon livre – tu m'importunes »), coquetterie qui peut paraître assez déplaisante aujourd'hui mais qui achevait naturellement de conquérir le jeune lecteur.

- 43 Ainsi *Les Nourritures terrestres* sont un appel à la libération et à la joie, lancé par un puritain révolté, qui garde de son puritanisme le goût de convertir, de saisir le lecteur dans son inquiétude secrète, je dirais presque : *d'évangéliser* ! Tout cela devait paraître très nouveau en France, pour deux raisons sur lesquelles j'insiste, parce qu'elles vous expliqueront tout ce qui peut paraître incompréhensible à des Allemands dans l'influence d'André Gide :

1° Cela parut nouveau parce qu'on n'avait pas encore bien lu Nietzsche, le Nietzsche de *Zarathoustra* surtout.

2° Cela parut nouveau parce que l'on n'était pas accoutumé, en France, à cette manière protestante de se révolter, et de *prêcher* encore presque dans sa révolte. Enfin, le lyrisme biblique de Gide devait frapper les jeunes lecteurs, incroyants ou catholiques, qui connaissaient peu ou pas du tout la Bible.

- 44 J'imagine qu'en Allemagne, où Gide a eu de grands succès aussi, c'est pour de toutes autres raisons qu'on l'aime ou qu'on l'admire. C'est plutôt son intelligence subtile et claire, la rigueur délicate et ironique de sa critique, la souplesse infinie de sa démarche intellectuelle qui a dû séduire. En bref, les jeunes Français ont admiré en Gide ce qu'il avait de plus Allemand, – et les Allemands, ce qu'il avait de plus Français.

* * *

- 45 Mais alors, que faut-il penser de la dernière volte-face d'André Gide, de ce passage au communisme qui paraît contredire absolument toute son œuvre et tout son enseignement d'immoraliste aristocrate, esthète farouchement individualiste ?

- 46 Il est assez malaisé de répondre. D'abord parce que Gide n'a presque plus rien publié depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis sa fameuse « conversion » au communisme. Ensuite, parce qu'à son habitude, il a pris soin de donner des interprétations contradictoires de son geste. Je vous en donnerai un exemple amusant.
- 47 Je pris part, l'hiver dernier, à un débat public dont le sujet était précisément : l'influence d'André Gide¹². Il y avait là deux à trois cents personnes, et une douzaine d'écrivains, jeunes et vieux, discutaient le communisme de Gide en présence de Gide lui-même.
- 48 Après avoir subi diverses attaques assez vives, Gide prit la parole. Il raconta l'histoire suivante : un naufrage venait d'avoir lieu :
- Je suis dans une barque de sauvetage archi-pleine. Si l'on ne repousse pas les naufragés qui voudraient encore y monter, la barque va couler. Eh ! bien, cette barque, c'est notre société bourgeoise, c'est la barque des privilégiés. Et je me sens honteux d'y être à l'aise, quand tant d'autres, ouvriers et prolétaires, sont en train de se noyer, tout près de moi. Périssent donc cette société, si elle ne peut pas sauver tous les hommes¹³.
- 49 Pour Gide donc, c'est un sentiment humanitaire et généreux qui l'oblige à se mettre aux côtés du prolétariat, et à *prendre parti* enfin, parce qu'il y va, dit-il, de tout l'avenir. Il proposa encore cette parabole : dans un accouchement difficile, on est parfois obligé de se demander si l'on va sauver la mère aux dépens de l'enfant, ou l'enfant aux dépens de la vie de sa mère. Eh ! bien pour moi je veux sauver l'enfant, qui est l'avenir – entendez le communisme à la manière russe – et non la mère, qui est le passé – entendez la société bourgeoise-capitaliste.
- 50 Position vertueuse, certes, mais terriblement simpliste ! Vous êtes bien placés dans ce pays pour savoir qu'il existe d'autres solutions, et qu'en tout cas l'avenir n'est pas le monopole de la seule théorie marxiste, que l'on peut juger à tant d'égards périmée¹⁴. Lors du débat public dont je parle, on s'étonna de voir Gide, le complexe, le subtil par excellence, sombrer dans une alternative quasi grossière. On s'étonna surtout de ce fait paradoxal : depuis que Gide a choisi l'avenir, il ne peut plus créer, il n'écrit plus que de rares *Pages de Journal*. Comme Mauriac, le romancier catholique, lui demandait la raison de ce silence, Gide lui répliqua, non sans malice :
- Eh, mon cher Mauriac, ce qui me retient d'écrire et de dire ce que je pense, c'est quelque chose que vous connaissez bien, c'est la peur de l'Index !¹⁵
- (Il s'agissait évidemment de l'index de Moscou, gardien du conformisme marxiste).
- 51 Ainsi donc, Gide, le grand révolté, se conformait à une orthodoxie, et à la plus brutale de toutes, l'orthodoxie des Soviétiques de Moscou. Gide, l'artiste pur, celui qui avait dit un jour : la morale n'est qu'une dépendance de l'esthétique, – acceptait de ne plus rien créer, sachant que ce qu'il pouvait encore créer risquait de n'être pas absolument conforme à la « ligne générale » de son Parti !
- 52 Le paradoxe fit sensation. Mais le comble, ce fut que Gide, un mois plus tard, écrivait dans la N.R.F. à peu près ceci :
- Les grands artistes ne peuvent pas s'occuper de leur temps. Ils ont assez à faire avec leur œuvre. Quand ils descendent dans la rue et prennent parti, c'est bien souvent parce que leur œuvre est terminée et qu'ils sont devenus impuissants. Je me demande si l'intérêt que j'ai pour la politique actuelle ne signifie pas simplement que je n'ai plus rien à dire. Je me demande si ce n'est pas tout simplement l'effet d'une certaine *stérilité* de ma pensée¹⁶.

- 53 Peur de l'index – stérilité : vous avouerez qu'on ne peut guère aller plus loin dans la sincérité ! Et que d'un homme qui est capable de tels aveux, l'on peut attendre encore quelques surprises. D'ailleurs en tête de ses *Morceaux choisis*, faits par lui-même, Gide n'a-t-il pas placé en épigraphe cette boutade en vérité profonde : « Les extrêmes *me touchent* » ? Cela m'amène à ma conclusion.
- 54 La morale de la *disponibilité*, qui troubla tant notre jeunesse, c'était la morale de ceux qui n'ont pas de *but* dans la vie. C'était en somme la négation de toute morale, car une morale vraie, concrète, ne peut être soutenue et justifiée que par le *but* que l'on poursuit ; et qui la dicte. Dans ce sens, il est juste de dire que la *fin* seule justifie les moyens. Sans but, la morale n'est pas une chaîne. Avec un but, elle devient instrument nécessaire et indiscutable.
- 55 Gide a découvert cela, après que ses disciples se fussent séparés de lui. On a dit que c'était par désir de garder le contact avec les jeunes. On lui a reproché de courir après sa jeunesse. C'est vrai, dans une certaine mesure. Mais ce qui est vrai aussi, c'est que Gide comprend mieux la réalité de ce temps, l'appel immense, qui monte de partout, dans tous les pays, vers une nouvelle communauté des hommes. Il essaye de répondre à cet appel, dans la mesure de ses forces. À son âge, la tentative, même manquée, ne laisse pas d'être courageuse. Il croit avoir découvert un but nouveau, un but commun aux efforts de tous. Et il se met à son service, en dépit de tout ce qu'il aime encore secrètement. Il vient de publier une brève suite aux *Nourritures terrestres* : dans ce petit ouvrage, il ne s'adresse pas à Nathanaël, « ce nom, dit-il, était trop plaintif »¹⁷. Le lecteur auquel il s'adresse, il l'appelle « camarade » et lui dit ceci, en terminant :
- J'ai vécu ; maintenant c'est ton tour. C'est en toi désormais que se prolongera ma jeunesse. Je te passe le pouvoir. Si je te sens me succéder, j'accepterai mieux de mourir. Je reporte sur toi mon espoir. Prends ma joie. Fais ton bonheur d'augmenter celui de tous¹⁸.
- 56 Voilà qui manque d'originalité, à coup sûr, mais non pas d'une certaine noblesse rassurante. Et en même temps, il est désespérant de voir un homme qu'on a tant admiré, aboutir par sincérité autant que par faiblesse, dans une erreur aussi flagrante que le marxisme. Il est désespérant de le voir revêtir ces vieilleries sociologiques avec l'espoir d'en paraître plus jeune.
- 57 Ne retenons de la « conversion » de Gide que son intention, qui est bonne. Gide n'est pas une tête politique, ni même philosophique. Il connaît très mal le marxisme. Il y voit des beautés qui n'y sont pas. Mais si le but qu'il s'est choisi est faux, admirons cependant le mouvement qui le porte à *choisir* un but en dépit de son passé.
- 58 Et puis, espérons, en secret, que Gide ne s'en tiendra pas là. Le tourment religieux qui perce partout dans son œuvre, le conduira peut-être un jour à des conclusions plus profondes. Je demandais une fois à un de ses amis, l'écrivain Guy de Pourtalès, comment il estimait que se terminerait cette aventure. Et il me répondit : « Gide mourra dans un wagon de troisième classe, – à moins qu'il ne meurt dans son lit, entouré d'une dizaine de pasteurs ! » Je ne lui souhaite ni l'une ni l'autre de ces morts. Je lui souhaite simplement de découvrir qu'un *but*, ce n'est pas encore assez, – et qu'il faut que le but soit *vrai*.
- * * *
- 59 L'attitude récente de Gide nous amènera mercredi prochain à envisager les rapports de l'écrivain et de la chose publique en France : c'est en effet un problème qui se cache

entre autres sous le titre un peu mystérieux que j'ai donné : « Les Français sont-ils rationnels ? » Car c'est le plus rationnel des Français, Julien Benda, qui a mené l'attaque la plus vive contre ce qu'il nomme « la trahison des clercs », c'est-à-dire la participation des intellectuels aux luttes politiques et sociales. Et cela nous amènera aussi à parler de Maurras, de Barrès, et de Romain Rolland. Vous voyez que je n'avais pas tort de m'excuser, la dernière fois, de vous offrir un menu très chargé ! Peut-être me sera-t-il permis d'emprunter à Gide, encore, la conclusion du discours mi tragique mi ironique qu'il place dans la bouche de Prométhée, dans un de ses premiers traités intitulé *Le Prométhée mal enchaîné*. Elle tient en quelques mots :

– Pardonnez-moi, Messieurs – reprit-il, un peu plus calme ; – pardonnez-moi de vous dire des choses si graves ; mais si j'en savais de plus graves, c'est celles-là que je dirais...¹⁹

BIBLIOGRAPHIE

ACKERMANN, Bruno, *Denis de Rougemont : une biographie intellectuelle*, Genève, Labor et Fides, 1996, 2 vols.

GIDE, André, *Morceaux choisis*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1924 (1921).

—, *Journal*, éd. par Martine Sagaert, Paris, Gallimard, 1997.

—, *Romans et récits : œuvres lyriques et dramatiques*, éd. par Pierre Masson, Paris, Gallimard, 2009, 2 vols.

ROUGEMONT, Denis de, « André Gide ou le style exquis », *Foi et Vie*, 31 (octobre 1931), p. 725-729.

—, Recension de *Retour de l'U.R.S.S.* d'André Gide, *Esprit*, 51 (décembre 1936), p. 465-469.

—, « Au sujet du *Journal* d'André Gide », *Nouvelle Revue Française*, 316 (janvier 1940), p. 24-32.

—, « Un complot de protestants », *Hommage à André Gide*, numéro hors-série de la *Nouvelle Revue Française* (novembre 1951), p. 281-288. Repris dans *Les Mythes de l'amour*.

—, « “ La lecture des Nourritures terrestres... ” », *Revue neuchâteloise*, 46 (printemps 1969), p. 9-10.

—, « Correspondance inédite » avec André Gide, éd. par Henry de Paysac, *Bulletin des amis d'André Gide*, 30/133 (janvier 2002), p. 7-23.

—, *André Gide et son temps*, Paris, Gallimard, 1935.

STENGER, Nicolas, « Une religion de substitution : l'analyse du national-socialisme par Denis de Rougemont », in Uwe Puschner, Olivier Dard, Michel Grunewald (dir.), *Confrontations au national-socialisme en Europe francophone et germanophone (1919-1949)*. Vol. 2 : *Les libéraux, modérés et européistes*, Bruxelles, Peter Lang, 2018, p. 115-129.

NOTES

1. Sur l'histoire de ce voyage, voir B. Ackermann, *Denis de Rougemont*, p. 445-495.

2. Voir le souvenir qu'il en donne dans « “ La lecture des *Nourritures terrestres...* ” », p. 9 sq.
3. Voir dans la bibliographie les différents articles que Rougemont a consacrés à Gide. La comparaison avec leur correspondance, manifestant un souci d'unité flagrant, lui apporte un contraste intéressant.
4. A. Gide, *Morceaux choisis*, p. 195 ; *Romans et récits*, I, p. 349. On citera désormais ces deux titres, sans nom d'auteur, pour désigner les références aux œuvres de Gide.
5. *Morceaux choisis*, p. 196 ; *Romans et récits*, I, p. 351-353 (voir l'appareil critique de cette édition).
6. *Morceaux choisis*, p. 198 ; *Romans et récits*, I, p. 353 sq.
7. *Morceaux choisis*, p. 203 ; *Romans et récits*, I, p. 367.
8. Rougemont indique ici un vaste passage, trop long pour avoir été lu intégralement à ses auditeurs ; nous avons pris le parti d'en citer la première page, ainsi que le passage se rapportant à la suite du texte. Pour comparaison, voir *Morceaux choisis*, p. 205-210 ; *Romans et récits*, I, p. 379-382.
9. *Morceaux choisis*, p. 198 ; *Romans et récits*, I, p. 353 sq.
10. *Morceaux choisis*, p. 250 sq. ; *Romans et récits*, II, p. 752 sq.
11. *Morceaux choisis*, p. 220 ; *Romans et récits*, I, p. 442.
12. Ce débat, intitulé « André Gide et notre temps », eut lieu sous les auspices de l'Union pour la Vérité le 23 janvier 1935. Ces discussions ont été publiées sous ce même titre chez Gallimard quelques mois plus tard.
13. Rougemont paraphrase les propos de Gide ; voir *André Gide et son temps*, p. 61 sq.
14. On apprécie l'ironie diplomatique de cette formule, sachant que Rougemont s'est violemment opposé au régime allemand. Pour une synthèse de la question, voir N. Stenger, « Une religion de substitution ».
15. Citation approximative d'*André Gide et son temps*, p. 62.
16. Rougemont cite très approximativement le *Journal* de Gide, 19 juillet 1932, paru dans « Pages de Journal (1932) », in *Nouvelle Revue Française*, 260 (mai 1935), p. 665 : « Le désistement de Tolstoï en tant qu'artiste s'explique aussi par le déclin de ses facultés créatrices. S'il eût porté en lui encore quelque nouvelle *Anna Karénine*, on peut croire qu'il se fût moins occupé des Doukobors et qu'il n'eût pas médité de l'art. Mais il sentait sa carrière littéraire achevée ; sa pensée n'était plus gonflée du flux poétique. Déjà *Résurrection* marquait un sensible déclin. Qui pourrait regretter qu'il ne nous ait pas donné d'autres œuvres de décadence ? / Si les questions sociales occupent aujourd'hui ma pensée, c'est aussi que le démon créateur s'en retire. Ces questions n'occupent la place, que l'autre ne l'ait déjà cédée ». Voir A. Gide, *Journal*, p. 377.
17. Rougemont cite de mémoire le dernier paragraphe des *Nouvelles Nourritures* (absent des *Morceaux choisis*) : « Ô toi pour qui j'écris – que j'appelais autrefois d'un nom qui me paraît aujourd'hui trop plaintif : Nathanaël, que j'appelle aujourd'hui : camarade – n'admets plus rien de plaintif en ton cœur », dans *Romans et récits*, II, p. 792.
18. *Ibid.*
19. A. Gide, *Morceaux choisis*, p. 344 ; *Romans et récits*, I, p. 492.

RÉSUMÉS

À l'occasion d'un voyage en Allemagne, Rougemont présente en deux conférences ses vues sur l'état de la France de 1918 à 1935. La première décrit la situation proprement sociale ; la seconde,

que nous éditons ici, illustre cette situation par un exemple cher à Rougemont, l'œuvre d'André Gide, dont les visées éthiques diffèrent pourtant profondément des siennes. Cet inédit nous est aussi l'occasion, au miroir du parcours de Gide, d'attester l'importance pour Rougemont du geste littéraire dans le débat politique.

AUTEURS

JONATHAN WENGER

Université de Genève